

## Article

---

« Marie de Cotteblanche : Préfacière et traductrice de trois dialogues de Pierre Messie »

Anne R. Larsen

*Études littéraires*, vol. 27, n° 2, 1994, p. 111-119.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501085ar>

DOI: 10.7202/501085ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)



# MARIE DE COTTEBLANCHE

## PRÉFACIÈRE ET TRADUCTRICE DE TROIS DIALOGUES DE PIERRE MESSIE

*Anne R. Larsen*

■ Le 1<sup>er</sup> janvier 1560, le cosmographe François de Belleforest dédiait aux deux sœurs, Marguerite et Marie de Cotteblanche, sa *Chasse d'amour, avec les fables de Narcisse et Cerbere*. Qui sont-elles au juste ? Filles de Guy de Cotteblanche, avocat au Parlement de Paris, et de Catherine Hesselin, qu'il épousa le 13 février 1517, Marguerite et Marie sont issues d'une famille mayennaise dont les deux premiers ancêtres connus (au XIV<sup>e</sup> siècle) sont qualifiés de bourgeois de Mayenne. Dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, la famille se divise en deux branches. Tandis que la première demeure en Mayenne, Guy de Cotteblanche, qui fait partie de la seconde, va s'établir à Paris, où il meurt en 1540. Son épouse lui survit jusqu'en 1577<sup>1</sup>.

Nos renseignements sur Marie de Cotteblanche en tant qu'écrivaine se réduisent à une courte notice dans les *Bibliothèques* de la Croix du Maine et de Du Verdier :

Marie de Costeblanche, Damoiselle Parisienne, très-docte en Philosophie et Mathématiques. Elle a traduit trois Dialogues de Pierre Messie, Espagnol, touchant la nature du soleil, de la terre, et de toutes les choses qui se font et apparoissent en l'air, etc. imprimés à Paris chez Federic Morel, l'an 1566, auquel temps elle florissoit à Paris<sup>2</sup> (I, p. 88).

D'après Du Verdier, Claude Grujet avait traduit ces trois dialogues *avant* elle. Qu'en est-il ? Pierre Messie (Pero Mexía ou Mejía, 1497-1551), humaniste, chroniqueur et érasmiste à ses débuts<sup>3</sup>, s'acquit une solide réputation de cosmographe et d'astronome. Ses *Coloquios*

---

1 Leur fils aîné, Elie de Cotteblanche, devient maître des eaux et forêts en 1558, gentilhomme de la chambre du roi en 1571, conseiller du roi, puis chevalier de l'ordre de Saint-Michel en 1578. Il meurt en 1583. Nous sommes redevables à Michel Simonin de cette documentation (p. 61-63). Voir également A. Angot, p. 747-748. Cotteblanche devient Costeblanche dans les *Bibliothèques* de La Croix du Maine et de Du Verdier. Nous corrigeons cette erreur.

2 Les notices de Louise de Kéralio (IV, p. 245) et de Joseph de La Porte (I, p. 120) reproduisent celle de La Croix du Maine.

3 Sur les débuts érasmiens de Pierre Messie, voir Marcel Bataillon, p. 531-532 et Antonio Castro Diaz, p. 84-88.

ou *Diálogos*, publiés à Séville en 1547, connaissent un grand succès de librairie. Plus d'une trentaine d'éditions paraissent en français, en italien, en anglais et en hollandais. Parmi les traductions françaises, figure la version partielle de Marie de Cotteblanche, imprimée dans des plaquettes à intervalles réguliers entre 1566 et 1593<sup>4</sup>. Claude Grujet ajoute, à partir de 1566, une version partielle, puis une version complète, des *Coloquios* à sa traduction des *Diverses leçons de Pierre Messie*<sup>5</sup>.

Une question préalable se pose. Marie de Cotteblanche explique dans sa préface qu'il lui était « tombé quelques Dialogues (de Pierre Messie) en Italien entre les mains » (TD, p. 2-V) et que, par conséquent, elle les avait traduits d'après la version italienne d'Alphonse Ulloa. Or ces trois dialogues ont paru en 1566, comme nous l'avons indiqué, à la suite de la traduction de Claude Grujet des *Diverses leçons*. Toujours selon Du Verdier, Marie de Cotteblanche

aurait eu sous les yeux la version de Grujet. Une confrontation des deux textes en présence nous permet d'affirmer que ce fut tout le contraire : Grujet s'est servi intégralement, sans aucun avertissement, de la version de Marie de Cotteblanche<sup>6</sup>. Celle-ci a donc suivi la version italienne. Mais elle a également, de fait, suivi la version espagnole, optant parfois pour l'Italienne, mais le plus souvent pour l'Espagnole<sup>7</sup>. Ses commentaires marginaux soulignent ce procédé, car ils ont tendance à privilégier la version originale : « L'Italien a oublié ce mot qui est en l'Espagnol » (*ibid.*, p. 12-V) ; ou encore « L'Italien dit (incominciamento) mais l'Espagnol dit (inconviniente) qui est mieux » (p. 16-V). Cette préférence n'empêche pas l'érudite de s'en prendre aux deux langues, là où il lui semble y avoir erreur ou non-sens. Dans la phrase suivante : « je veux demander à Florio, si l'eauè, comme il dict, est plus pesante (que l'air) en certain degré [...] », se greffe l'addition

---

<sup>4</sup> Antonio Castro Diaz, dans son étude des *Coloquios*, ne cite que les éditions de 1566, de 1578 (Paris, Federic Morel [Bibliothèque Mazarine 37207 et 30228 rés.]) et de 1593 (Lyon, Benoist Rigaud). La Bibliothèque Nationale possède cependant une copie de 1579 (Paris, Federic Morel, R. 12836) qui nous sert de texte de base pour la transcription de la préface (voir fin de l'article). J.-C. Brunet mentionne par erreur deux autres tirages (Paris, Federic Morel, 1571 et 1577. Voir Diaz, p. 98). Enfin, aucun critique ne cite les exemplaires de 1567 et de 1570 (Paris, Federic Morel) que possède la Houghton Library à Harvard, et celle de 1593 (Benoist Rigaud) à la British Library.

<sup>5</sup> Aucun critique, que je sache, n'a relevé l'erreur du catalogue de la Bibliothèque Nationale qui indique que l'édition parisienne de Mathurin Prévost des *Diverses leçons... augmentées de trois dialogues, touchant la nature du soleil, de la terre et des météores* parut en 1556 (Z.32322). La page de titre, elle, porte bien la date 1566. Qui plus est, le catalogue indique 1526 et non 1576 pour les éditions de Rouen (imp. de J. Roger) et de Lyon (imp. de C. Michel) contenant sept dialogues, dont ceux traduits par Cotteblanche. Ceci est manifestement une erreur de la part de l'imprimeur qui a omis un L (M.D.LXXVI. Voir Brunet, 1878, col. 1023).

<sup>6</sup> Grujet commence sa version complète des dialogues par celle de Marie de Cotteblanche. Puis, plutôt que de reprendre les noms des interlocuteurs de celle-ci, il poursuit avec les noms de la version italienne d'Alphonse Ulloa, changement qui indique qu'il s'était bien servi de la traduction de l'érudite.

<sup>7</sup> Marie de Cotteblanche traduit les *Coloquios* de 1547 ou de 1548, publiés à Séville chez Dominico de Robertis. Comme l'indique M. Mulrone dans son édition critique des *Coloquios*, les éditions subséquentes sont révisées par l'auteur. Ces révisions ultérieures n'apparaissent pas dans la version de la traductrice.

marginale, « L'Espagnol et l'Italien dient (que la terre) mais telle question seroit sans raison » (p. 11).

Des six dialogues de Pierre Messie<sup>8</sup>, Marie de Cotteblanche ne retient que ceux qui traitent de géophysique et de cosmographie. Quatre raisons au moins l'incitent à traduire ces textes. D'abord, le dialogue, genre éminemment libre, s'adapte, selon Antonio Castro Diaz dans son étude des colloques de Pierre Messie, « a las intenciones y necesidades del autor, sin ponerle condiciones » (p. 126). Ensuite, le dialogue se prête particulièrement bien à la vulgarisation du savoir, préoccupation humaniste par excellence. Marie de Cotteblanche aura sans doute pris connaissance de la première compilation populaire de caractère encyclopédique de Pierre Messie, la *Silva de varia lección*, qui connut un succès retentissant en France grâce à la version de Grujet<sup>9</sup>. Comme tant d'autres auteurs de liminaires, elle met en valeur sa soif d'apprendre et son don de l'étude : « J'ay passé la meilleure part de mon temps [...] en la lecture des bons livres, qui seuls m'ont faict fidelle compaignie » (*TD*, p. 2-V).

Enfin, le langage cultivé de Pierre Messie prône une orthographe latinisante, de nombreux termes techniques et des néologismes.

S'y inscrivent la vénération pour l'étymologie, une abondance de sources grecques et latines, ainsi que des additions marginales indiquant, avec une fidélité surprenante à l'époque, l'auteur, le titre, et même le tome et le chapitre du texte cité (Diaz, p. 141). Margaret Mulroney ne compte pas moins de trente-huit auteurs différents (Mexia, *DCPM*, p. 148-149) et cent soixante citations ou références (*ibid.*, p. 16), Aristote, Pline l'Ancien et Macrobie y ayant la part du lion<sup>10</sup>.

Par ailleurs, le but que se propose Pierre Messie dans son épître liminaire, de communiquer au grand public, en castillan, ce qui, longtemps, avait été le seul apanage des clercs<sup>11</sup>, n'est pas sans attrait pour une auteure. Son ignorance du latin lui interdit l'acquisition du savoir. Par contre, la connaissance des langues vernaculaires l'encourage à la traduction, notamment celle d'ouvrages de piété. La traduction, genre estimé de la première Pléiade, lui est particulièrement avantageuse car, selon Jacques Peletier dans son *Art poétique*, celui qui traduit « bien et choses bonnes : le nom de l'Auteur fera vivre le leur : Et certes ce n'est pas peu de chose, que d'avoir son nom écrit en bon lieu » (*Art poétique*, p. 263).

Mais, en fin de compte, le sujet surtout « a tant pleu » à l'érudite parisienne (*TD*, p. 3-V).

8 Ces six dialogues sont : « Diálogo de los Médicos » (deux parties) ; « Coloquio del Convite » (trois parties) ; « Coloquio del Sol » ; « Coloquio del Porfiado » (deux parties) ; « Diálogo de la Tierra » ; et « Diálogo Natural ». Dans la version italienne, les trois dialogues que traduit Marie de Cotteblanche sont situés au début de l'œuvre.

9 La *Silva* de Messie est une compilation de philosophie morale dont le but principal est de satisfaire l'appétit d'un public avide de savoir. Voir à ce propos, Gruss, p. 160. Montaigne connaissait bien la version de Grujet, voir Poes, p. 289-291.

10 Le *Meteorologicon* d'Aristote, la *Naturalis Historia* de Pline et les *Saturnalia* de Macrobie sont les textes les plus souvent cités.

11 Publier en langue vulgaire, écrit-il, « es hazer participante a nuestra lengua Castellana de algunas de las cosas de erudicion y doctrina, que la latina (para los que no la saben) tienen escondido y secreto » (édition Mulroney, p. 19).

Or, à la Renaissance, nombre de livres scientifiques sont dédiés aux femmes, signe d'un nouveau comportement culturel. Rappelons que Catherine de Médicis a un véritable engouement pour les ouvrages de sciences naturelles et d'astronomie (Berriot-Salvadore, 1990, p. 387) et que Diane de Poitiers s'intéresse vivement aux traités médicaux (Sider, p. 159). Catherine de Clermont, maréchale de Retz, mérite, selon La Croix du Maine, « d'estre mise au rang des plus doctes et mieux versées [...] en Philosophie, Mathématiques, Histoire et autres sciences » (I, p. 99). La célèbre Académie du Palais, fondée par Jean-Antoine de Baïf, attire des savantes de renom telles que Marguerite de Valois, Catherine de Clermont et Mme de Lignerolles qui ont l'occasion d'y exercer leur éloquence (Lavaud, p. 79, Frémy, p. 151-162). Antoine de Frégeville, sieur du Gault, dédie en 1588 sa *Palnodie chimique où les erreurs de cest art* à Madeleine de l'Aubespine, dame d'honneur de la Reine Mère. Les femmes de la bourgeoisie de robe s'adonnent tout autant à la littérature scientifique et philosophique : citons en exemple Susanne Habert, sœur du poète Isaac Habert, qui aime la philosophie (Coste, II, p. 777), ainsi qu'Anne Lautier, dame de Champ-Baudouin et veuve du conseiller orléanais Jérôme Goslot (La Croix du Maine, I, p. 420, 24). Enfin Laurent Joubert, le célèbre médecin du roi et chancelier de l'Université de Montpellier, dédicace sa traduction d'un traité chirurgical du Moyen Âge à sa mère, Catherine Genas (Davis, p. 78). En dépit de ce changement de l'horizon d'attente culturelle sur la capacité scientifique

féminine, « se mesler » de ce savoir traditionnellement « mâle » frise toujours l'interdit. D'où l'aveu angoissé de Marie de Cotteblanche « d'éviter le jugement d'un chacun, et mesme d'estre accusée de presumption, [se] voyant mesler d'escrire de *telle* matiere » (TD, p. 3 ; souligné par nous).

Dans sa préface, donc, elle revendique discrètement, au moyen de dispositifs conventionnels, sa « venue à l'écriture » et au savoir. Deux des artifices qu'elle utilise se trouvent dans la dédicace des *Coloquitos* de Pierre Messie. L'auteur y supplie son futur bienfaiteur, don Perafan de Ribera, marquis de Tarifa, de donner bon accueil à son œuvre « para hazerlo a todos agradable, y a mi animarme a hazer servicios mayores » (Messie, p. 20). Messie s'adresse à un mécène qui, cependant, ne l'accréditera pas de sa protection. Marie de Cotteblanche, elle, assure à sa destinataire, Marguerite de Saluces, maréchale de Termes, « le zele de (son) affectionnée amitié, et servitude » (TD, p. 3-V), lui offrant « ce petit labeur » dans l'espoir de « satisfaire à une partie de l'obligation dont [elle lui est] redevable ». Contrairement à Messie, elle a établi avec sa protectrice une amitié de longue date, nourrie du commerce des Muses. Son livre est donc un « présent » pour la remercier de lui avoir enseigné l'italien et de l'avoir incitée « à [lui] faire mettre la main à la plume » (*ibid.*, p. 3).

Dans sa dédicace, Messie reprend à son compte le topo de l'œuvre « mise en lumière » contre la volonté de l'auteur <sup>12</sup> (Curtius, p. 85). Marie de Cotteblanche n'en fait pas autrement.

---

12 Messie affirme que certains de ses amis, ayant lu ses dialogues, « y mostrando que les agradavan, aconsejaronme : y podria dezir me forçaron, a que los publicasse » (p. 19).

Mais elle insiste sur ce sauf-conduit traditionnel d'une manière si péremptoire qu'elle trahit par là la spécificité d'un discours féminin :

je ne voulois ainsi qu'autre que vous en eust la cognoissance, si sans mon sçeu ne m'eust esté mon livre transcrit par quelques personnes (desquels peust estre la bonne volonté en mon endroit les a tellement aveuglez, qu'ils n'ont peu juger sainement de mon œuvre) pour le faire imprimer, sans me donner moyen d'y rien corriger, n'ayant eu seulement que le loisir de faire ceste telle quelle lettre pour m'en excuser, puis qu'autrement je n'y puis donner ordre (*TD*, p. 3).

Cet aveu d'humilité se dédouble d'une impuissance ostentatoire, caractéristique de la « condition mulière » à son époque et donc toute faite pour désamorcer la censure<sup>13</sup>.

Cependant, un procédé du discours préfaciel auquel Pierre Messie n'a guère besoin de recourir, est celui de l'anonymat, précaution qui, selon Evelyne Berriot-Salvadore, « s'offre évidemment comme le meilleur des voiles pour la parfaite humilité » (1983, p. 60). Marie de Cotteblanche affirme sans détour qu'elle a, elle-même, « refusé » que son nom soit imprimé sur la page de titre pour éviter tout jugement de la part de lecteurs qui ne savent pas (ou qui refusent de savoir) que l'objectif premier de son livre est uniquement de « complaire » à sa destinataire et non d'être « mis en lumière » (*TD*, p. 3). Sa traduction est conçue à l'origine dans un but strictement personnel et privé : elle tient à démontrer à sa protectrice, qui s'est

absentée pour un long voyage, de quelle façon elle passe son temps (*ibid.*, p. 2-V). Mais elle ne parvient pas à résister tout à fait à la tentation de faire valoir son aspiration à devenir auteure. Le cryptonyme, M.D.C., clôt sa dédicace. Et quoique absente de la page de titre, elle dévoile dans sa lettre son désir le plus intime, celui d'envoyer un jour à Marguerite de Saluces une œuvre qui « d'[elle]-mesme soit née [...] et qu'[elle] doibve mieux dire [sienne] » (p. 3-V), sa traduction de Messie n'étant autre qu'un prétexte à l'écriture.

Ainsi s'opère dans cet espace liminaire une double tendance contradictoire qui finit par lui donner un caractère tant soit peu malaisé. Marie de Cotteblanche insiste d'une part sur la teneur privée de ce qu'elle nomme son « petit labeur ». L'épître s'étend longuement sur le contexte affectif de l'ouvrage (le départ de Marguerite de Saluces la plonge dans une « extrême melancholie »), sur l'utilité morale de sa traduction qui lui a permis d'éviter toute « perte de temps » et sur son seul but de plaire. De là, l'absence frappante de l'éloge traditionnel de l'œuvre traduite, forme topique courante dans les préfaces des traducteurs de l'époque (Ruppen, p. 22), et de tout commentaire sur la traduction<sup>14</sup>. D'autre part, la traductrice, en apposant ses initiales et en racontant son cheminement à l'écriture, laisse percevoir son désir d'être lue du grand public, désir

13 Maintes écrivaines du XVI<sup>e</sup> utilisent, elles aussi, cette précaution oratoire. Voir Labé (« Épître dédicatoire », p. 43), Madeleine Des Roches (« Epistre à sa Fille », p. b-i), Montenay (« Aux lecteurs »), et Marquets (p. e-i).

14 Les commentaires sur la traduction occupent, par exemple, les trois-quarts de l'épître liminaire des *Diverses leçons* de Grujet.

qu'elle légitime par sa dédicace à la noble Marguerite de Saluces <sup>15</sup>.

Cette amitié entre deux femmes de lettres constitue finalement le côté le plus émouvant de l'épître dédicatoire. Marie de Cotteblanche évoque en sa protectrice beaucoup plus qu'une simple duègne, chargée de garantir la valeur morale de son œuvre. Leur relation se base avant tout sur une complicité du savoir et une véritable communion sororale, qui ne sont pas sans rappeler les liens intellectuels et affectifs entre une Camille de Morel et sa mère Antoinette de Loynes (Will, p. 111-112), ou encore entre les Dames des Roches, « mère et fille ». L'acte d'écrire pour une écrivaine à la Renaissance ne prend souvent tout son sens que par rapport à *cette autre*, car à deux, au dire de Louise Labé, elles pourront « s'animer l'une l'autre à si louable entreprise [que celle des] sciences vertueuses » (p. 42). Aussi, Marie de Cotteblanche parvient-elle à débiter sur le marché du livre grâce à cette autre, à qui elle promet d'offrir une œuvre qui soit plus « sienne » et de meilleure livrée. Nous ne savons pas si elle répondit à son désir. Sa traduction, cependant, représente un maillon précieux de la toile qu'ont filée les « autrices » du XVI<sup>e</sup>.

*Trois Dialogues de M. Pierre Messie, touchant la nature du Soleil, de la Terre, et de toutes les choses qui se font et apparoissent en l'air.* Paris, chez Federic Morel, 1579. Avec Privilege <sup>16</sup>. A tres illustre et tres vertueuse Dame, Madame Marguerite de Saluces, Mareschalle de Termes <sup>17</sup>, (S. [2]).

Madame, ayant reçu tant d'honneur et de faveur de vostre courtoisie, pendant vostre séjour en ces quartiers de deça, vostre absence apres m'a de tant esté ennuyeuse, qu'il m'a semblé presque estre privée d'une bonne part de ma vie : et l'extreme melancholie que vostre depart me laissa, a eu tant de pouvoir sur moy, que de me faire negliger, et peu s'en fault mespriser, tout ce qui me pouvoit donner quelque plaisir, tellement que je vivois d'une façon trop ennuyeuse. Mais apres avoir quelque temps donné lieu à ces justes regrets, en fin discourant en moymesme, je commençay à comprendre la perte du temps que je faisois en cho-[2 v°] se si inutile, tant dommageable pour moy, et qui me servoit si peu en l'avancement de vostre bonne grace. Il me sembla aussi que, ne pouvant continuellement avoir l'heur de vostre presence, Madame, le seul moyen de me maintenir et perpetuer en icelle, estoit, en estudiant de mettre peine en toutes choses d'imiter et ensuivre vos vertus, et ce dont vostre gentil esprit se delecte : pource que la similitude et conformité entre les personnes engendre et nourrit l'amitié <sup>18</sup>. Tellement qu'en ceste volonté d'apprendre, pour vous estre d'avantage agreable et me rendre plus digne de vos faveurs, j'ay passé la meilleure part de mon temps, depuis vostre depart, en la lecture des bons livres, qui seuls m'ont fait fidelle compaignie, esperant aussi en cest exercice passer une partie de ma fantasie et tristesse. Et en ces entrefaites, il m'est tombé quelques

15 Lorsque la traduction lui est dédiée, Marguerite de Saluces est veuve depuis quatre ans de Paul de La Barthe, seigneur de Termes et maréchal de France (1482-1566). Celui-ci l'avait rencontrée en 1536, lors d'une campagne militaire dans le Piémont. Les éloges de l'époque sont unanimes sur la bravoure militaire du seigneur de Termes. François de Belleforest commente sur la charge que lui avait donnée Henri II lors du siège de Calais (voir *Grandes Annales*, II, p. 1597 et *la Pyrenée*, p. 171) ; F. de Ferris, médecin toulousain, lui adresse une longue dédicace.

16 L'édition originale a été suivie d'après l'exemplaire R. 12836 à la Bibliothèque Nationale. Nous avons introduit les modifications suivantes : la distinction de *t* et *f*, *u* et *v*, la résolution des formes abrégées *Œ*, *m* et *n*, et l'introduction du *s* moderne. La pagination originelle est mise entre crochets. Enfin je remercie Nicole Buono pour sa collaboration dans la transcription.

17 Sur Marguerite de Saluces, voir la note 15.

18 Sur la théorie néoplatonicienne de la similitude, voir Ficin, discours II : chap. VIII.

Dialogues en Italien entre les mains, dont le subject m'a tant pleu, qu'il m'a prins envie de m'essayer de les faire François, à fin en ce faisant de vous rendre compte, de quelle façon je passe mon temps pendant votre absence : non pourtant que j'aye jamais eu opinion de les faire, puis apres mettre en lumiere, n'ayant pas une si aveuglée opinion de moymesme, de me persuader que ce qui y peult estre du mien le [3] puisse meriter. Vous assurant, que mon intention n'a jamais esté autre, sinon apres les avoir achevez de les bien transcrire, pour vous en faire un present. Car ainsi que seule vous avez esté cause et de me faire apprendre la langue Italiene, et de me faire mettre la main à la plume, pour vous tesmoigner ce que j'en ay retenu : je ne voulois ainsi qu'autre que vous en eust la cognoissance, si sans mon sçeu ne m'eust esté mon livre transcrit par quelques personnes (desquels peust estre la bonne volonté en mon endroit les a tellement aveuglez, qu'ils n'ont peu juger sainement de mon œuvre) pour le faire imprimer, sans me donner moyen d'y rien corriger, n'ayant eu seulement que le loisir de faire ceste telle quelle lettre pour m'en excuser, puis qu'autrement je n'y puis donner ordre. Et pource, Madame, que je desire d'eviter le jugement d'un chacun, et mesme d'estre accusée de presumption, me voyant mesler d'escire de telle matiere, ne sçachant point que ce que j'en

ay fait a esté pour vous complaire seulement, et non à fin qu'il fust, comme j'ay dict, mis en lumiere : je n'ay point voulu permettre que mon nom y soit mis, puis que cela n'est point necessaire pour l'augmentation du service que je vous dois : mais à fin que vous cognoissiez vostre amitié n'e-[3 v°] stre ingratement colloquée en mon endroit, j'ay pensé vous en dedier le fruit. Bien qu'il faille que je confesse, que je fais en cecy comme ceux qui, n'ayans de quoy payer leurs debtes de leur bien, le payent de celui d'autrui. Aussi voulant satisfaire à une partie de l'obligation dont je vous suis redevable, et pour la pauvreté de mon entendement ne vous pouvant encore envoyer fruit, qui de moymesme soit né, je le vous envoie né de M. Pierre Messie : vous suppliant, Madame, en attendant qu'en meilleure chose (et que je doibve mieux dire mienne) je vous face congnoistre le zele de mon affectionnée amitié, et servitude, recevoir ce mien petit labeur, que je vous donne et dedie d'aussi bon cœur que je prie Dieu vous donner, Madame, autant d'heur et de contentement que vos vertus meritent. De Paris, ce 22. Fevrier, 1566. par

Vostre tres humble et plus  
affectionnée à vous obeir,  
M. D. C.



## Références

- ANGOT, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne*, Laval, A. Goupil, 1900-1910.
- BATAILLON, Marcel, *Erasmus et l'Espagne* (1937), Genève, Droz, 1991.
- BELLEFOREST (1561), François de, *la Chasse d'amour, avec les fables de Narcisse et Cerbere*, Paris, Estienne Groulleau, 1561.
- — — (1571), *la Pyrenée et pastorale amoureuse*, Paris, Jean Hulpeau, 1571.
- — — (1579), *les Grandes Annales et histoire generale de France*, Paris, Gabriel Buon, 1579.
- BERRIOT-SALVADORE (1983), Evelyne, « les Femmes et les pratiques de l'écriture de Christine de Pisan à Marie de Gournay », dans *Réforme, Humanisme, Renaissance* 16 (1983), p. 52-69.
- — — (1990), *les Femmes dans la société française de la Renaissance*, Genève, Droz, 1990.
- BRUNET, Jacques Charles, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, Paris, Firmin Didot, *Supplément*, I, 1878, cols. 1022-24 ; III, 1862, cols. 1688-1689.
- COSTE, Hilarion de, *les Eloges et les vies des reynes, des princesses et des dames illustres [...]* Paris, Cramoisy, 1647, 2 vol.
- COTTEBLANCHE, Marie de, *TD=Trois Dialogues de M. Pierre Messie, touchant la nature du Soleil, de la Terre, et de toutes les choses qui se font et apparoissent en l'air*, Paris, Federic Morel, 1579 (BN R. 12836).
- CURTIUS, Ernst, *la Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956, chapitre V: 3.
- DAVIS, Natalie Zemon, « Beyond the Market. Books as Gifts in Sixteenth-Century France », dans *Transactions of the Royal Historical Society*, 5<sup>e</sup> série, 33 (1983), p. 69-88.
- DES ROCHES, Madeleine et Catherine, *les Missives de Mes-dames des Roches de Poitiers mere et fille*, Paris, Abel l'Angelier, 1586.
- DIAZ, Antonio Castro, *los « Coloquios » de Pedro Mexía : un género, una obra y un humanista sevillano del siglo XVI*, Sevilla, Gráficas del Sur, 1977.
- FERRIS, François de, *le Mesnagier de Xenophon [...] À Monseigneur Paul de Termes, Marechal de France*, Paris, Jean Dalier, 1562.
- FICIN, Marcel, *Commentaire sur le Banquet de Platon*, éd. et trad. Raymond Marcel, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- FREGEVILLE, Antoine de, *Palinodie chimique ou les erreurs de cest art [...] À Madame de Villeroy, Dame d'honneur de la Royne, Mere du Roy*, Paris, Pierre Sevestre, 1588.
- FREMY, Edouard, *l'Académie des derniers Valois*, Genève, Slatkine Reprints, 1969.
- GRUSS, Asunción Rallo, « las Misceláneas. Conformación y desarrollo de un genero renacentista », dans *Edad de Oro* 3 (1984), p. 159-180.
- JOUBERT, Laurens, *la Grande Chirurgie de Gui de Chauliae, medecin tres-fameux de l'Université de Mompelie, composée l'an de grace 1363*, Lyon, Estienne Michel, 1580.
- KERALIO, Louise de, *Collection des meilleurs ouvrages françois composés par des femmes. Dediée aux femmes françoises*. Paris, La Grange, 1787, vol. IV.
- LABÉ, Louise, *Œuvres complètes*, éd. François Rigolot, Paris, Flammarion, 1986.
- LACROIX DU MAINE et DU VERDIER, *les Bibliothèques françoises*, éd. Rigoley de Juvigny (1772-1773), réimprimé Graz, Academische Druck, 1969, 6 vol.
- LA PORTE, Joseph de, *Histoire littéraire des femmes françoises*, Paris, Lacombe, 1769.
- LAVAUD, Jacques, *Un poète de cour au temps des derniers Valois, Philippe Desportes (1546-1606)*, Paris, Droz, 1936.
- MARQUETS, Anne de, *Sonets, Prieres et Devises*, Paris, la veuve Guil. Morel, 1561.
- MEXIA (1557), Pedro, *Dialoghi di Pietro Messia, tradotti nuovamente di spagnuolo in volgare da Alfonso d'Ulloa*, Venetia, Plinio Pietrasanta, 1557 (BN Z. 3444).

MARIE DE COTTEBLANCHE — PRÉFACIÈRE ET TRADUCTRICE...

- — — (1566), *les Diverses leçons de Pierre Messie, [...] mises en françois par Claude Grujet, [...] de nouveau revues, corrigées et augmentées de trois dialogues, touchant la nature du soleil, de la terre et des météores*, Paris, M. Prevost, 1566 (BN Z. 32322).
- — — (1930), *DCPM=Diálogos o Coloquios of Pedro Mejía*, éd. Margaret Mulroney, Iowa, University of Iowa Studies in Spanish Language and Literature, 1930.
- MONTENAY, Georgette de, *les Emblemes, ou Devises Chrestiennes*, éd. C. N. Smith, London, The Scolar Press, 1973.
- PELETIER, Jacques, *Art poétique (1555)*, dans *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. Francis Goyet, Paris, Livre de Poche Classique, 1990.
- PUES, Florent, « les Sources et la fortune de la *Silva* de Mexía », dans *les Lettres Romanes*, 13 (1959), p. 279-292.
- RUPPEN, Antoine, « Bacchus rené », dans *Versants*, 15 (1989), p. 21-33.
- SIDER, Sandra, « The Woman behind the Legend : Diane de Poitiers », dans *Women Writers of the Renaissance and Reformation*, éd. Katharina M. Wilson, Athens, the University of Georgia Press, 1987, p. 158-176.
- SIMONIN, Michel, *Vivre de sa plume au XVI<sup>e</sup> siècle ou la carrière de François de Belleforest*, Genève, Droz, 1992.
- WILL, Samuel, « Camille de Morel. A Prodigy of the Renaissance », dans *Publications of the Modern Language Association*, 51 (1936), p. 83-119.